

LA NEUVAINES DE COLETTE

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

“Puis c'est un château enchanté qu'Erlange à cette heure du soir ; tout est clos, et il n'y a nulle issue où j'oserais frapper.

“Benoîte dort, je le devine, et il ne brille ici qu'une seule lampe que je connais bien, car c'est vers ce point, dont mon cœur fait une étoile, que je marche depuis deux heures.

“Placé plus loin et plus haut, j'y serais monté de même cette nuit, sans pouvoir attendre le jour, parce que ce mot que je viens vous dire, je l'ai dans le cœur et sur les lèvres depuis longtemps déjà, parce que voilà six semaines que je le répète tout bas soir et matin, et qu'après vous avoir tant murmuré que je vous adorais sans que vous m'entendiez jamais, je veux maintenant vous le dire assez haut pour que mes paroles arrivent non pas seulement à vos oreilles, mais jusqu'au plus profond de vous même.

“Je vous aime... Mais je ne veux pas vous dire à présent comment je vous aime ; je veux voir votre sourire et vos yeux pendant que je vous parlerai et je ne veux plus perdre une seule minute de votre grâce. Je sais ce qu'il coûte pour passer deux jours loin d'elle !

“Maintenant ne me dites pas que vous ne voulez pas de mon amour, et que vous refusez toute cette vie et toute cette ardeur que je mets à vos pieds... N'avez-vous donc jamais pensé, ma pauvre enfant, comme il serait facile pour un homme résolu de venir par une nuit comme celle-ci dans cette solitude, de vous prendre et de vous emporter si loin que nul ne retrouverait jamais votre trace !...

“Puis, je crois fermement qu'il y a des choses qui sont écrites dans le ciel de toute éternité. Elles sont rares, mais elle sont parfaites, car c'est le bon Dieu lui-même qui les a signées, et notre mariage est de ce nombre.

“Colette, dans ce chemin où vous m'avez jeté à genoux un jour sans le vouloir, j'attends votre réponse comme vous m'avez troublé ce matin d'hiver.

“Pardonnez-moi cette vie que je vais briser ; la c'est fenêtre sacrifiée, je crois, et je la choisis à dessein parce que j'ai la superstition de ce chemin par où m'est venu le bonheur...

“Quand nous partirons tous les deux, si j'ai cette joie de vous emmener, j'emporterai avec vous cette petite statuette que vous savez, et à laquelle j'ai voué une reconnaissance passionnée, car sans elle, Colette, je passais !...”

A mesure que je lisais une joie ardente m'avait empli le cœur, et je ne pouvais croire à la réalité de ce bonheur. Était-ce possible ? Était-ce bien lui ? Était-ce bien moi ? Quoi, il m'aimait ! il m'aimait depuis longtemps, mon rêve était accompli, et toute cette souffrance devenait un mauvais songe.

En même temps, la surprise de ce long silence me venait. Pourquoi parler si tard ! Et quelle raison avait-il eue de me laisser pleurer ainsi ?

Puis, avec cette émotion heureuse, le vieil être revivait en moi, et toutes les folies de malice que mes larmes avaient noyées depuis deux jours secouaient leurs ailes et s'envolaient à la fois.

Elles avaient compati quand je pleurais elles s'étaient écartées discrètement ; mais cette heure de joie était à elles, elles la réclamaient, et les idées les plus folles se croisaient, chacune lançant la sienne.

“Dis oui tout de suite !” me conseillait pitoyablement mon cœur. “Jamais ! criaient les autres ; n'oublie pas mon projet, Colette il faut qu'il peine, n'ouvre pas tes mains si vite !”

De sorte que je ne savais plus auquel entendre, et que je riais les larmes aux yeux comme ces jours de ciel incertain où la pluie tombe ensoleillée. Beau temps ou orage, on ne sait pas.

Cependant je marchai jusqu'à la fenêtre et je l'ouvris. Au bruit de l'espagnolette, une silhouette perdue dans la nuit fit un brusque mouvement. Je la voyais mal parce que j'étais moi, placée en pleine lumière et elle dans l'ombre. Je devinais pourtant qu'elle allait parler ; je me penchai, et l'étrangeté de cette explication à distance me frappa soudain si vivement que ma gaieté l'emporta.

—Monsieur de Civreuse, criai-je, êtes-vous à genoux.

—Colette, dit-il seulement, répondez moi je vous en conjure !...

Je n'avais pas compté sur cet accent. Comme il le souhaitait, il entra jusqu'au fond de mon être, et troublée, hors de moi, ne trouvant plus un mot, je me mis à répéter machinalement la phrase que j'avais en tête un instant avant.

—C'est que j'avais juré de vous y laisser bien longtemps, parce que...

—Parce qu'il y a tant de jours que j'attends !...

Mais il n'entendis pas ; j'avais parlé trop bas, et surtout ma voix tremblait trop.

Il patienta une seconde encore, puis m'appela de ce même ton qui m'impressionnait si fort.

J'étais incapable de répondre, et je me sauvai en criant :

—Attendez !

A mon cahier, restait encore deux feuilles blanches, celle-ci et une autre : je l'arrachai, et à la hâte, sans réfléchir, j'écrivis ceci :

“Ne m'enlevez pas, monsieur de Civreuse ; cela attire, je crois, de vilaines affaires avec les tribunaux, et d'ailleurs il n'y a nulle retraite où on me ferait rester si je ne le voulais pas !

“Ce que vous aurez encore de plus sûr comme verrou, et vais vous le dire, c'est qu'où vous m'emmenerez, mon cœur sera !

“Soyez sûr que je n'aurai garde d'oublier mon saint Joseph ; il a fait pour moi plus que vous ne pensez, et il y a certaine vieille femme aussi envers qui je vous dirai mes obligations, puisque vous aimez à être reconnaissant.

“C'est une histoire que je vous conterai un soir de clair de lune comme celui-ci, d'abord parce que j'aime cette lueur, puis parce que, si le bonheur vous est venu un matin d'hiver, moi, c'est un soir de printemps qu'il vient de m'arriver !”

PIERRE A JACQUES

“Jacques, nous sommes fiancés, donne-moi ta main ; en me suivant, tu entreras en paradis.

“Le curé de Fond-de-vieux consent à nous marier ici ; les ouvriers sont dans la chapelle et la restorent en toute hâte : elle sera prête dans trois semaines, et nous aurons les fleurs de juin pour l'embaucher.

“Comment j'ai arraché son consentement à mademoiselle d'Épine, je n'en sais plus rien, et je ne suis pas certain de ne pas avoir employé la violence aussi se venge-t-elle, et sous prétexte de convenances, ne nous quitte-t-elle plus !

“Camarades et étrangers, nous étions libres ; fiancés et tout prêts d'être époux, on

nous surveille, et cette femme est mon supplice !

“J'ai songé d'abord à me cassé une seconde jambe, et maintenant j'apprends à Colette à latin... Il ne nous faut pas un bien grand répertoire, d'ailleurs, car le mot que nous répétons est toujours le même.

“Le soir de notre mariage, fidèle à un de mes plans, je l'emporterai, sinon jusqu'aux Indes, du moins plus haut qu'Erlanges. Il passe parfois des chèvres ici et je ne veux nul regard dans mon éden !

“A l'automne, je crois que tout sera prêt. Nous relèverons nos ruines, et il faudra que tu choisisses ton appartement ces jours-ci dans les tours croulantes ou ailleurs ; tout est à toi.

“Il n'y qu'un endroit où il ne faut rien changer ; tu devines lequel, et tu y veilleras, ami, si tu viens me remplacer parfois pendant mon absence : c'est la grande chambre boisée de chêne où Benoîte et mon docteur m'ont apporté un jour sans connaissance.”

FIN

REPUTATION TROUBLANTE

Garçon.—Excusez-moi, monsieur, mais on ne sille pas dans notre restaurant.

Client.—Je ne gêne personne, je suis seul.

Garçon.—Monsieur ignore que la maison a une réputation toute spéciale pour la délicatesse de ses fromages ; ils sont capables d'accourir à lui.

AMOUR SOLIDE

Clara.—Récemment, M. Smith, je ne puis croire que vous m'aimez sérieusement.

M. Smith.—Vous avez tort, Clara, mon amour n'est pas un sentiment passager ; ça m'a pris cinq ans pour me décider à vous aimer. Je ne bâtis pas sur le sable, moi.

INSTRUISEZ LES BÊTES !

Gardienn. (au Carré Dominion).—Pardou, monsieur ; mais est-ce votre chien qui est là, sur la pelouse.

Le monsieur.—Oui.

Gardienn.—Vous devriez le rappeler ; ne voyez-vous pas les affichés : *N'allez pas sur le gazon !* La corporation les a fait mettre exprès en français et en anglais.

Le Monsieur.—Possible, mais mon chien ne sait pas lire ; il est d'une ignorance crasse cet animal là. Au plaisir de vous revoir, monsieur.

LITTÉRATURE ABSORBANTE

Madame Crampon.—Georges ?

Monsieur.—Laisse-moi tranquille, je lis un article très absorbant.

Madame.—Tu me le passeras après ; qu'est-ce que c'est ?

Monsieur.—Le catalogue mensuel des éponges de Peter, Paul & Cie.

Madame. (versée).—Décidément, tout ce qui boit, vous attire et vous retient.

PINCÉE DE CONSEILS

LES PROPRIÉTÉS DE LA COMPOTE DE POMMES

L'usage, presque général, de servir de la compote de pommes avec l'oise ou le porc, n'est pas dû, comme on pourrait le croire, à un raffinement culinaire inventée par un ancêtre gourmet, mais est au contraire le résultat d'une observation très pratique des qualités digestives de cette compote. L'acide malique contenu dans la pomme neutralise l'excès des matières alcalines engendré par un régime trop copieux, et aide à l'élimination des matières nuisibles à la santé et qui, retenues dans l'économie rendent le cerveau lourd et peuvent occasionner la jaunisse en une maladie de peau.

La compote de pommes est un excellent digestif, qui active l'absorption des viandes lourdes, dont la digestion est toujours très lente.